**Quelques remarques sur la bataille d’Actium :**peut-on comprendre pourquoi Antoine a perdu ?

La meilleure description de la bataille d’Actium est sans doute présentée par William Murray (Age of Titans, 2002, pp 232-244). Il part du principe que les méga-galères d’Antoine (les « Titans ») étaient prévues pour assiéger des villes portuaires, plus que pour la bataille navale en mer. Antoine avait hérité de cette tactique du prestigieux Démétrius Poliorcètes qui l’avait mise au point trois siècles plus tôt.

  
Embouchure du Golfe Ambracique (Heikell, 2002, p 68)

L’ambition d’Antoine n’était rien de moins que de reconquérir l’Italie où Octave avait pris le pouvoir. Il comptait probablement attaquer des villes comme Brindisi ou Tarente avec ses méga-galères équipées dans ce but (Murray, p 243). Antoine avait donc stationné sa flotte dans le Golfe Ambracique, plutôt sur les berges sud, du côté d’Anactorium. Afin de lui barrer la route de l’Italie, Octave et Agrippa étaient positionnés plutôt au nord, à Nicopolis, et leur flotte était à l’ancre et/ou échouée sur la longue plage de Comarus (Mitikas d’aujourd’hui).

Antoine était donc déjà sur place depuis des mois et devait connaitre la configuration de l’embouchure du Golfe Ambracique :

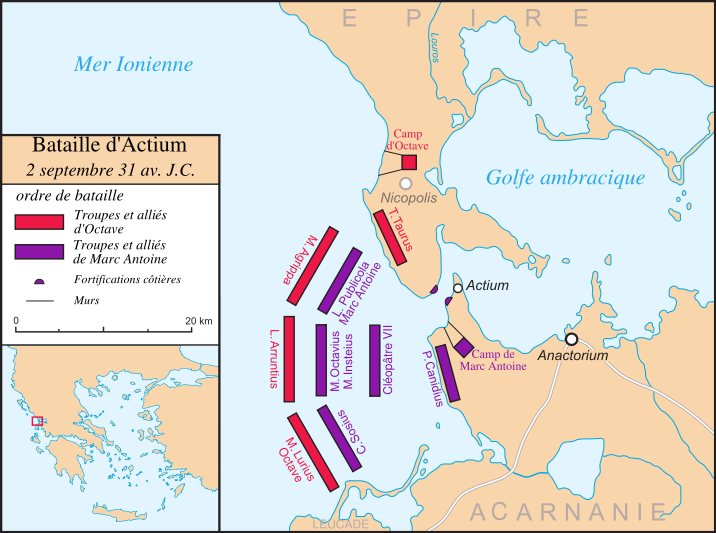
* Une barre avec des hauts-fonds à -2 m à -4 m. La distance entre les isobathes de 5 m de part et d’autre de la barre est aujourd’hui de 1500 m (un chenal moderne est dragué à -7 m). On peut supposer que la surélévation du niveau marin (près de 1 m depuis 2000 ans) ne change rien puisqu’à priori la bathy suit le mouvement.
* Des vents dominants de NW en été (septembre inclus) se lèvent après midi avec une force de 2 à 5 Bft (5 à 20 nœuds), avec des vents de terre faibles le matin (1 à 5 nœuds) selon Rod Heikell (p 38). Ceci correspond à un régime classique de brises marines.
* Une marée semi-diurne de 0.05 m, pouvant atteindre 0.25 m (Ferentinos, 2010) mais peut-être aussi des basculements du plan d’eau dus aux vents.
* Des courants de densité avec un coin salé et un courant d’eau douce en surface, dus aux fleuves Arachthos et Louros (resp. 63 et 2 m3/s de débit moyen annuel) pouvant atteindre 1 nœud dans la passe (Ferentinos, 2010).
* Ces deux derniers phénomènes génèrent des courants de l’ordre de 1 à 3 nœuds, dans les deux sens, dans le chenal moderne à l’embouchure, selon Rod Heikell (p 69).

La tempête de quatre jours précédents le 2/9 a probablement soufflé du NW, générant une houle parallèle à la côte provocant un roulis intolérable pour des trirèmes, d’où impossibilité de combattre.

La tempête a dû générer un basculement du plan d’eau dans le golfe : les grandes surfaces peu profondes du nord du golfe ont pu se vider au profit du sud du golfe où se trouve aussi son embouchure, ce qui a pu entrainer un écoulement d’eau du golfe vers la mer. Dans ce cas, on peut imaginer que le golfe se remplisse après la tempête en générant un courant du large vers l’intérieur.

A l’aube du 2/9, Antoine n’a donc peut-être pas de brise de terre pour sortir, il peut avoir un courant contraire dû au remplissage du golfe après la tempête, et les fleuves ne coulent pas fort en cette saison, ne lui procurant pas le courant d’eau douce en surface. Ses plus gros bateaux (2 à 3 m de tirant d’eau) ont peut-être du mal à passer sur les hauts fonds de l’embouchure du golfe (Fourdrinoy, 2019). De plus, son navire amiral est peut-être tout simplement échoué sur la barre, la honte !! Les dieux sont contre lui … Par contre, quelques heures plus tard, pour Cléopâtre qui est restée légèrement en retrait de la bataille avec son escadre, le vent de NW se lèvera, lui permettant de filer à l’égyptienne vers le sud pour sauvegarder au moins une partie du trésor égyptien (la solde de l’armée) qu’Octave aurait bien aimé récupérer selon Dion (Hist, 50, 34).

Voyons maintenant la bataille.

  
Wikipedia place les flottes loin au large en les déployant sur une vingtaine de km,   
ce qui parait beaucoup.

Selon les diverses sources antiques, on estime qu’Octave-Auguste a entre 250 et 400 bateaux de guerre à sa disposition et qu’Antoine et ses nombreux alliés d’orient en ont entre 170 et 500, dont 60 bateaux égyptiens, selon Plutarque (Antoine, 70). Chacun a, en plus, des centaines de bateaux de ravitaillement. Les bateaux de guerre d’Octave sont surtout des trirèmes (35x5x1 m) et des liburnes de taille similaire. Les bateaux d’Antoine sont plus gros (quadrirèmes à décarèmes), mais Murray (2002, p 236) fait remarquer que sa flotte ne comprenait probablement qu’une trentaine de bateaux plus gros que des quinquérèmes, soit 5 à 10% seulement de sa flotte. Selon Fourdrinoy (2019) une décarème serait deux fois plus grosse qu’une trirème (70x10x2 m).

Les bateaux d’Antoine sont mouillés à l’intérieur du Golfe Ambracique, alors qu’Octave est à l’extérieur. On peut donc dire qu’Antoine est assiégé par Octave et qu’il lui faut tenter une sortie, mais comme on l’a dit plus haut, les dieux ne sont pas avec lui sur ce coup. Pour s’échapper, il doit traverser les lignes d’Octave dès que le vent de NW se lèvera, raison pour laquelle Murray (p 238) pense qu’après être sorti du golfe, qu’il a ramé subtilement vers le nord afin de pouvoir contourner la presqu’île de Leucade (Lefkada) dès que le vent de NW se lèverait. Raison pour laquelle, aussi, il a emporté les voiles et agrès sur ses bateaux, ce qui était contraire aux usages de l’époque en prévision d’une bataille navale. Raison pour laquelle, encore, il a brulé les bateaux égyptiens pour lesquels il manquait de rameurs (politique de terre brulée). Il est donc bien clair qu’Antoine cherchait à fuir le combat contre Octave et Agrippa pour se regrouper dans le Péloponnèse afin de préparer un nouveau plan d’invasion de l’Italie.

La décision d’Antoine de rester statique en bombardant les « petits » bateaux d’Octave du haut de ses gros bateaux rappelle la stratégie du camp retranché, genre Dien Bien Phu, qui est souvent perdante. On ne peut le comprendre que par son incapacité à agir autrement : ses navires manquent de rameurs expérimentés (Plutarque, Antoine, 68) ce qui l’aurait empêché d’atteindre la précision et la vitesse voulues pour éperonner les trirèmes d’Octave. Sa stratégie est donc celle d’un terrien, non celle d’un marin. N’est pas amiral-stratège qui veut.

[johan.fourdrinoy@univ-poitiers.fr](mailto:johan.fourdrinoy@univ-poitiers.fr) avance de son côté une explication basée sur la résistance à l’avancement due aux petits fonds pour des vitesses élevées de l’ordre de Fr = 1 (par ex. V=10 Nd sur h=3 m avec un bateau d’un TE de 2 m et un squat de 0.4 m, ça parait sportif !).

  
Sur Google Earth (27/4/2017), on distingue bien le chenal moderne avec les hauts fonds de part et d’autre. La flotte d’Antoine pourrait se situer près du tracé jaune sur trois km de longueur.

Une trirème avec ses rames déployée mesure autour de 10 m de largeur. Une rangée de 300 trirèmes placée côte à côte à touche-touche mesurerait donc 3 km. Evidemment un minimum. On doit sans doute imaginer que les deux flottes qui se font face occupent chacune un arc de cercle d’environ 4-5 km.

**Principaux textes décrivant la bataille d’Actium (2/9/31 BC)**

Classés par ordre chronologique, en surlignant les passages techniques. Noter que tous ces textes sont écrits par les vainqueurs !

**VIRGILE (70-19 BC), ENEÏDE : LIVRE 8, Vers 671 et suite**

Et parmi ces sujets, se profilait largement l'image d'une mer houleuse,   
toute d'or, dont les flots sombres s'éclairaient pourtant d'une écume blanche   
tout autour tournaient de clairs dauphins d'argent,  
balayant de leurs queues la surface de l'eau, et fendant les flots.  
Au centre, on pouvait voir des flottes d'airain, les combats d'Actium ;   
on pouvait voir s'agiter, sous le déploiement des forces de Mars,  
le promontoire de Leucate tout entier, et luire les reflets d'or des flots.  
D'un côté, menant les Italiens au combat, César Auguste,  
entouré des pères et du peuple, avec les pénates et les grands dieux,  
se dresse en haut de la poupe ; de ses tempes bénies  
jaillissent deux flammes, et l'étoile paternelle apparaît sur sa tête.  
Ailleurs, bénéficiant de la faveur des vents et des dieux,  
la tête haute, Agrippa mène une armée ; sur son front resplendit,  
- superbe insigne de guerre -, la couronne navale, ornée d'éperons.  
De l'autre côté, avec ses troupes barbares et ses armes de toute origine,  
Antoine, vainqueur des peuples de l'Aurore et de la mer Rouge ;   
il entraîne avec lui l'Égypte, et les forces de l'Orient, et la lointaine Bactriane ;   
et, sacrilège !, il est suivi par son épouse égyptienne.  
Tous se ruent en même temps, et la mer tout entière se couvre d'écume,  
battue par les rames en mouvement et les triples pointes des rostres.  
Ils gagnent le large ; on croirait les Cyclades arrachées de leur base  
et flottant sur la mer, et de hautes montagnes heurtant d'autres montagnes,  
tant les guerriers sont pressants avec la masse de leurs bateaux garnis de tours.  
Les mains et les armes lancent de l'étoupe enflammée, des traits qui s'envolent ;   
les champs de Neptune rougissent suite à ce massacre d'un genre nouveau.  
Au centre, la reine appelle ses armées au son du sistre ancestral ;   
elle n'aperçoit pas encore derrière elle les deux serpents.  
Des monstres divins de tout genre, et Anubis avec ses aboiements,  
menacent de leurs traits Neptune, et Vénus et Minerve.  
En plein combat, Mavors, armé de fer ciselé, se démène avec fureur ;   
les tristes Furies sont descendues de l'éther  
et, réjouie dans sa robe déchirée, la Discorde s'avance,  
suivie de Bellone, qui tient un fouet ensanglanté.  
L'Apollon d'Actium, voyant cela d'en haut, tendait son arc ;   
épouvantés, tous tournaient le dos, tous,  
l'Égypte et les Indiens, l'Arabie entière et les Sabéens.  
La reine même avait invoqué les vents, semblait mettre à la voile  
et déjà elle détachait et lâchait peu à peu les cordages.  
Le maître du feu l'avait représentée au milieu des massacres,  
pâlissant devant sa mort future ; en face les flots et le Iapyx  
l'emportaient vers le Nil à l'énorme corps, plongé dans l'affliction,  
un Nil qui, ouvrant son sein et déployant largement sa robe,  
invitait les vaincus en son giron obscur, dans les bras secrets de son cours.

**PROPERCE (47-14 BC), ELEGIES : LIVRE 4, ELEGIE 6 (Apollon protecteur d’Octave)**

Apollon, protecteur d'Actium. Le poète commence ses chants : peuples, écoutez les chants du poète, et qu'une génisse tombe devant l'autel que je célèbre. La muse romaine va disputer à Philétas sa couronne, et l'urne sacrée va épancher les mêmes flots que Callimaque. Donnez-moi les parfums les plus suaves et l'encens agréable aux dieux ; que la bandelette de laine entoure d'un triple circuit le foyer ; répandez sur moi une eau pure, et que ma flûte d'ivoire fasse retentir le nouveau temple des sons majestueux de la Phrygie. Loin d'ici, mortels coupables ; portez vos crimes sous d'autres cieux : le chaste laurier qui me couronne m'aplanit une nouvelle carrière. Muse, célébrons le temple d'Apollon Palatin. Cette entreprise, Calliope, est digne de tes faveurs. C'est à la gloire de César que mes vers vont couler ; Jupiter, écoute aussi mes chants, puisqu'ils ont pour objet le divin César.   
En s'éloignant des ports d’Actium vers les rivages des Athamanes, et en fuyant le golfe où s'apaisent les murmures de la mer Ionienne, on trouve d'autres flots, monuments éternels des victoires d'Auguste, que le matelot parcourt librement, sans travail et sans crainte. Là se rassemblèrent toutes les forces du monde, et la mer fut couverte d'une forêt de vaisseaux ; mais tous ne voguaient pas sous les mêmes auspices. C'était, d'un côté, une flotte déjà proscrite par Romulus, et des armes qui obéissaient honteusement aux ordres d'une femme ; de l'autre, le vaisseau d'Auguste, dont le souffle même de Jupiter protecteur enflait toutes les voiles, et des drapeaux qui savaient vaincre depuis longtemps pour la patrie.   
Déjà les deux armées s'étaient formées chacune en demi-cercle, et l'onde mobile réfléchissait l'éclat des armes, lorsqu'Apollon quittant Délos, qu'il avait arrachée au courroux des autans et rendue immobile par sa puissance, s'arrêta sur la poupe d'Auguste : soudain une vive lumière fit jaillir au loin ses rayons obliques et trois fois brisés. Le dieu ne laissait point sa chevelure errer sur ses épaules, et ne tirait point de sa lyre d'ivoire des sons efféminés ; mais il avait ce regard qui fit trembler Agamemnon, quand ses flèches divines couvraient d'avides bûchers le camp des Grecs, et le même courroux que lorsqu'il brisa les terribles anneaux du serpent Python, l'effroi du Parnasse et des Muses. « O toi, dit-il, dernier rejeton d'Albe et sauveur du monde, héros plus grand qu'Hector et que tous tes aïeux, triomphe sur mer, Auguste ; car la terre est à toi. J'épuiserai en ta faveur les flèches rapides qui chargent mes épaules. Va, délivre de toute crainte ta patrie qui se repose sur ton courage, et qui a confié à ton navire ses vœux et le bonheur public. Si tu ne la protèges, Romulus, sur le Palatin, aurait donc mal auguré de sa grandeur ? Quelle honte pour les flottes romaines ! Tu gouvernes, et la mer fléchit encore sous l'audace et les vaisseaux d'une reine ! Ne te laisse point effrayer par les cent voiles que sa flotte déploie, ou par les Centaures menaçants qui surmontent ses poupes : bientôt tu n'y verras qu'une vaine peinture et des poutres sans consistance, que la mer ne porte qu'à regret. La seule justice d'une cause élève ou brise l'énergie du soldat ; la honte lui fait tomber les armes des mains, quand il combat pour une cause injuste. Mais voici l'instant favorable ; avance avec confiance : moi-même j'ai préparé tes lauriers, et je conduirai ta flotte à la victoire. » Il dit, et sa main épuise les flèches de son carquois : Auguste avance à son tour, et ses armes ont achevé la défaite. Rome triomphe sous les auspices d'Apollon ; la reine du Nil est punie ; les flots ioniens se jouent de son sceptre brisé ; César admire le héros du haut des cieux.

**VELLEIUS PATERCULUS (19 BC – 31 AD), HISTOIRE ROMAINE : Livre 2, Chap. 84-85**

[84] Sous le consulat de César et de Messala Corvinus, la guerre se termina par la bataille d'Actium, mais bien avant le combat rien n'était plus assuré que la victoire du parti de César. D'un côté soldats et chef étaient pleins d'ardeur, de l'autre tout était languissant. Ici, on voyait les rameurs les plus vigoureux, là, des hommes qu'avaient épuisés les plus grandes privations. De ce côté, les navires étaient d'une grandeur médiocre mais qui leur permettait d'être rapides, de l'autre, ils étaient surtout terribles d'apparence. Personne n'abandonnait César pour passer au parti d'Antoine ; chaque jour, au contraire, quelque transfuge passait d'Antoine à César. Enfin, en présence et sous les yeux mêmes de la flotte d'Antoine, Marcus Agrippa prit d'assaut Leucade, s'empara de Patras, occupa Corinthe, et, avant la bataille suprême, la flotte ennemie avait été vaincue deux fois. Le roi Arnyntas suivit le parti le meilleur et le plus avantageux. De son côté, Deillius, fidèle à ses habitudes, embrassa la cause de César aussi facilement qu'il avait abandonné celle de Dolabella. L'illustre Cneius Domitius, le seul des partisans d'Antoine qui n'eût jamais salué Cléopâtre en lui donnant le nom de reine, passa dans le camp de César en courant les plus grands dangers.

[85] Puis arriva le jour qui devait décider de tout. César et Antoine firent avancer leurs navires et luttèrent l'un pour le salut, l'autre pour la perte du monde. L'aile droite de la flotte de César était confiée à Marcus Lurius, l'aile gauche à Arruntius. Agrippa avait la direction générale du combat naval. César prêt à courir où l'appellerait la fortune, était présent partout à la fois. Le commandement de la flotte d'Antoine était confié à Publicola et à Sosius. Quant aux armées de terre, Taurus commandait celle de César et Canidius celle d'Antoine.  
Lorsque la bataille s'engagea, d'un côté se trouvait tout, chef, rameurs et soldats, et de l'autre rien que des soldats. Cléopâtre fut la première à prendre la fuite et Antoine aima mieux se joindre à une reine qui fuyait qu'à ses soldats qui combattaient ; ainsi le général qui aurait dû châtier les déserteurs désertait son armée.  
Cependant les soldats, même privés de leur chef, persistèrent longtemps à se battre avec le plus grand courage et, la victoire étant désespérée, ils luttaient pour mourir. César qui voulait gagner par ses paroles ceux qu'il pouvait faire périr par les armes, ne cessait de leur crier et de leur indiquer du geste qu'Antoine était en fuite et il leur demandait pour qui et avec qui ils combattaient. Enfin, après avoir longtemps lutté pour un chef qui les avait abandonnés, ils consentirent à regret à poser les armes et à céder la victoire. César fut plus prompt à leur promettre la vie et le pardon, qu'eux à se laisser convaincre de les demander. Il faut reconnaître que les soldats se conduisirent comme le meilleur des généraux et le général comme le plus lâche des soldats. Aussi peut-on se demander si Antoine aurait usé de la victoire, selon ses propres intentions, ou selon le caprice de Cléopâtre, puisqu'il la suivit dans sa fuite. L'armée de terre se soumit comme la flotte lorsque Canidius, par une fuite précipitée, se fut hâté de rejoindre Antoine.

**PLINE L’ANCIEN (23-79 AD), HISTOIRE NATURELLE : LIVRE 32, Chap. 1 (le rémora)**

[3] O vanité humaine ! ces proues garnies d'airain et de fer, afin de porter des coups redoutables, peuvent être enchaînées et retenues prisonnières par un chétif poisson d'un demi-pied ! On dit qu'à la bataille d'Actium il retint la galère prétorienne d'Antoine, pressé de parcourir la ligne et d'exhorter les siens, et le força de passer sur un autre bâtiment. La flotte Césarienne, profitant de ces délais, eut l'avantage de l'impétuosité dans l'attaque. De notre temps, il retint le navire de l'empereur Caligula, qui revenait d'Astura à Antium. De la sorte, un petit poisson doit figurer parmi les présages ; car à peine ce prince fut-il revenu à Rome, qu'il fut percé par les armes mêmes qui le gardaient.

**PLUTARQUE (46-125 AD), HOMMES ILLUSTRES : ANTOINE, Chap.67 à 76**

[67] Lorsqu'on fut près de commencer la guerre, Antoine n'avait pas moins de cinq cents vaisseaux, parmi lesquels plusieurs étaient à huit et à dix rangs de rames, tous aussi magnifiquement armés que s'ils n'eussent dû servir qu'à la pompe d'un triomphe. Son armée était de deux cent mille hommes de pied et de douze mille chevaux. Il avait sous ses ordres plusieurs rois ses alliés ; Bocchus qui régnait en Afrique ; Tarcondémus, dans la Cilicie supérieure ; Archélaiis, dans la Cappadoce ; Philadelphe, roi de Paphlagonie ; Mithridate, de la Comagène, et Adallas, de Thrace. Plusieurs autres princes, qui n'avaient pu s'y trouver en personne, lui avaient envoyé leurs troupes, tels que Polémon, roi de Pont ; Manchus, roi des Arabes ; Hérode, des Juifs ; Amyntas, des Lycaoniens et des Galates : le roi des Mèdes lui-même lui avait envoyé un renfort considérable. César [Octave, futur Auguste] n'avait que deux cent cinquante vaisseaux de guerre, quatre- vingt mille hommes de pied, et presque autant de cavalerie que les ennemis. L'empire d'Antoine s'étendait depuis l'Euphrate et l'Arménie jusqu'à la mer Ionienne et l'Illyrie : celui de César embrassait tous les pays situés entre l'Illyrie et l'Océan occidental, et depuis cet Océan jusqu'aux mers d'Étrurie et de Sicile ; il renfermait encore la portion de l'Afrique qui regarde l'Italie, la Gaule et l'Ibérie, jusqu'aux colonnes d'Hercule : la partie de l'Afrique qui s'étend de la Cyrénaïque à l'Éthiopie, obéissait à Antoine.   
[68] Mais il s'était rendu si dépendant d'une femme, qu'avec une telle supériorité de forces de terre, il préféra combattre sur mer, par le seul motif de plaire à Cléopâtre ; et cela quand il voyait ses triérarques, faute de rameurs, enlever, dans cette Grèce déjà si malheureuse, les voyageurs, les muletiers, les moissonneurs et les jeunes gens, sans pouvoir compléter les équipages de ses vaisseaux, dont un grand nombre manquaient de matelots, et ne naviguaient que difficilement. Les vaisseaux de César n'avaient ni cette masse ni cette hauteur qui ne sont bonnes que pour l'ostentation ; ils étaient agiles, propres à toutes les manœuvres, et fournis de tout abondamment. Il les tenait dans les ports de Tarente et de Brunduse, d'où il envoya dire à Antoine de ne plus perdre un temps précieux, mais de venir avec toutes ses forces, en lui offrant des rades et des ports où il aborderait sans obstacle, et lui promettant de se retirer, avec son armée de terre, loin de la côte d'Italie, de tout l'espace que fournit un cheval dans une course, jusqu'à ce qu'il eût débarqué ses troupes en sûreté, et établi son camp. Antoine, pour répondre à cette bravade, lui proposa, quoique le plus vieux, un combat singulier, et lui fit dire que s'il s'y refusait, il n'avait qu'à se rendre dans la plaine de Pharsale pour y combattre en bataille rangée, comme l'avaient déjà fait César et Pompée. Pendant qu'Antoine se tenait à l'ancre près du promontoire d'Actium, à l'endroit où est aujourd'hui la ville de Nicopolis, César le prévint, et, traversant la mer Ionienne, alla s'emparer d'une petite ville du continent de l'Épire, appelée Toryne [Parga]. Antoine paraissant troublé de cette nouvelle, parce qu'il n'avait pas encore son armée de terre, Cléopâtre lui dit, en jouant sur ce mot : « Eh bien ! Qu’y-a-t-il donc de si fâcheux que César soit assis à Toryne ?

[69] Le lendemain à la pointe du jour, Antoine voyant les ennemis se mettre en mouvement, et craignant qu'ils ne vinssent s'emparer de ses vaisseaux, qu'ils trouveraient sans défenseurs, fit armer ses rameurs, qu'il plaça sur les ponts, seulement pour la montre ; et leur ayant ordonné de faire sortir leurs rames des deux côtés des vaisseaux, il tint sa flotte au port d'Actium, la proue tournée vers l'ennemi, pour lui faire croire que ses vaisseaux étaient garnis de tout leur équipage et disposés à combattre. César, dupe de ce stratagème, se retira. Antoine sut aussi lui couper adroitement l'eau, qui, dans tous les environs, n'était ni abondante ni bonne, et qu'il environna de tranchées, pour empêcher l'ennemi d'aller en chercher. Il montra encore, contre l'avis de Cléopâtre, une grande générosité envers Domitius, qui, ayant la fièvre, et s'étant mis dans une chaloupe comme pour prendre l'air, passa du côté de César. Antoine, malgré le chagrin qu'il eut de sa désertion, lui renvoya tous ses équipages, ses amis et ses domestiques. Domitius, apparemment par une suite du remords que lui causa la publicité donnée à sa perfidie et à sa trahison, mourut très peu de temps après. Deux des rois ses alliés, Amyntas et Déjotarus, le quittèrent aussi, et se rendirent auprès de César. Antoine, à qui rien ne réussissait, voyant que sa flotte n'arrivait pas assez tôt pour pouvoir lui être de quelque secours fut forcé de recourir encore à son armée de terre. Canidius, qui la commandait, changeant d'avis à l'approche du danger, conseillait à Antoine de renvoyer Cléopâtre, et de se retirer dans la Thrace ou dans la Macédoine, pour y combattre par terre ; car Dicomes, roi des Gètes, promettait de lui amener un renfort considérable. « Il ne peut y avoir de honte pour vous, ajouta-t- il, d'abandonner la mer à César, qui, dans la guerre de Sicile, s'est déjà exercé aux combats maritimes ; mais il serait fort étrange qu'ayant l'expérience la plus consommée dans les combats de terre, vous rendissiez inutile la valeur de vos légions, en les dispersant sur des vaisseaux et y consumant sans fruit toute leur force. » Mais ces représentations échouèrent contre la volonté de Cléopâtre, qui fit décider qu'on combattrait sur mer ; car déjà elle songeait à la fuite, et avait clé son côté tout disposé, non pour contribuer à la victoire, mais pour s'assurer une retraite facile quand elle ne verrait plus de ressource.   
[70] Une longue chaussée menait du camp d'Antoine à la rade où ses vaisseaux étaient à l'ancre ; c'était par là qu'il allait, avec la plus grande sécurité, visiter sa flotte. Un domestique de César ayant dit à son maître qu'il serait facile d'enlever Antoine quand il passait sur cette chaussée, César y plaça des soldats en embuscade : ils furent si près de le prendre, qu'ils se saisirent de la personne qui marchait devant lui ; mais ils s'étaient levés trop tôt de leur embuscade, et. Antoine se sauva, non sans peine, en courant de toute sa force. Dès qu'il fut décidé qu'on combattrait sur mer, il fit brûler tous les vaisseaux égyptiens, à l'exception de soixante ; et sur ses galères les plus grandes et les meilleures, depuis celles à trois rangs de rames jusqu'à celles de dix, il plaça vingt mille soldats légionnaires et deux mille hommes de trait. Un chef de bandes d'infanterie, qui avait combattu plusieurs fois sous les ordres d'Antoine, et dont le corps était criblé de blessures, le voyant passer, lui dit d'une voix douloureuse : « Eh ! Mon général, pourquoi, vous défiant de ces blessures et de cette épée, mettez-vous vos espérances dans un bois pourri ? Laissez les hommes d'Égypte et de Phénicie combattre sur mer, et donnez-nous la terre, sur laquelle, accoutumés à tenir ferme, nous savons ou vaincre ou mourir. » Antoine ne lui répondit rien : il se contenta seulement de lui faire signe en passant de la tête et de la main, comme pour l'encourager, et lui donner une espérance qu'il n'avait pas lui-même ; car ses pilotes ayant voulu laisser les voiles, il les obligea de les prendre et de les mettre sur les vaisseaux, « afin, leur dit- il, qu'il ne puisse échapper à votre poursuite aucun ennemi. »  
[71] Ce jour-là et les trois suivants, l'agitation de la mer empêcha de combattre ; mais le cinquième jour, la chute du vent ayant rétabli le calme sur les eaux, les deux flottes s'avancèrent l'une contre l'autre. Antoine et Publicola étaient à l'aile droite, Célius à la gauche ; Marcus Octavius et Marcus Tustéius occupaient le centre. César avait donné son aile gauche à Agrippa, et s'était réservé la droite. Canidius commandait l'armée de terre d'Antoine ; Taurus, celle de César : toutes deux rangées en bataille sur le rivage, s'y tenaient immobiles. Quant aux deux généraux, Antoine, sur une chaloupe, parcourait ses lignes, exhortant ses soldats à profiter de la pesanteur de leurs vaisseaux, pour y combattre de pied ferme, comme sur la terre : il ordonnait aux pilotes de soutenir le choc des ennemis avec la même immobilité que s'ils étaient à l'ancre, et d'éviter les difficultés qu'offrait aux vaisseaux l'issue du port. César, en sortant de sa tente avant le jour, pour aller visiter sa flotte, rencontra, dit-on, un homme qui conduisait un âne ; il lui demanda son nom. Cet homme, qui le reconnut, lui dit qu'il s'appelait Eutychus, et son âne Nicon. Dans la suite, lorsqu'il fit orner ce lieu des becs des galères qu'il avait prises, il y plaça deux statues de bronze, dont l'une représentait l'homme, et l'autre son âne.   
[72] César, après avoir examiné l'ordonnance de sa flotte, se transporta sur une chaloupe à l'aile droite, et vit avec surprise les ennemis se tenir dans le détroit, tellement immobiles, qu'on eût dit, à les voir, qu'ils étaient à l'ancre. César lui-même en fut si persuadé, qu'il tint les siens éloignés de la flotte ennemie de la distance de huit stades [1500 m]. Il était la sixième heure du jour, et les soldats d'Antoine, qui souffraient impatiemment ces délais, et qui d'ailleurs avaient beaucoup de confiance dans la grandeur et la hauteur de leurs vaisseaux, profitèrent d'un vent léger qui s'éleva de la mer [sans doute plutôt un vent de terre], pour ébranler leur aile gauche. César, ravi de ce mouvement, fit reculer sa droite, afin d'attirer les ennemis plus loin du détroit, et de pouvoir avec ses vaisseaux, qui étaient légers et agiles, envelopper et charger facilement les galères d'Antoine, que leur grande masse et le défaut de rameurs rendaient pesantes et difficiles à mettre en action. Quand le combat fut engagé, on ne vit pas les vaisseaux se choquer et se briser les uns les autres : les navires d'Antoine, appesantis par leur grandeur, ne pouvaient fondre sur ceux des ennemis avec cette impétuosité qui donne au choc tant de roideur et fait entrouvrir les vaisseaux ; ceux de César évitaient de donner de leur proue contre la proue des galères ennemis, qui étaient armées d'un fort éperon d'airain ; ils craignaient même de les charger en flanc, parce que leurs éperons se brisaient facilement, en quelque endroit qu'ils heurtassent ces gros vaisseaux, construits de fortes poutres carrées, attachées ensemble par des liens de fer. Cette bataille navale ressemblait donc à un combat de terre, ou plutôt au siège d'une ville. Trois ou quatre galères de César se réunissaient pour attaquer un seul vaisseau d'Antoine, avec des épieux, des piques, des espontons et des traits enflammés ; et les galères d'Antoine faisaient pleuvoir des batteries de leurs tours une grêle de traits. Agrippa ayant étendu son aile gauche pour envelopper Antoine, Publicola fut forcé de donner plus de largeur à sa droite, et par là il se trouva séparé du centre, dont les vaisseaux, déjà pressés par ceux que commandait Arruntius, furent encore plus troublés par ce mouvement.   
[73] Le combat était encore douteux et la victoire incertaine, lorsque tout à coup les soixante vaisseaux de Cléopâtre, déployant les voiles pour faire leur retraite, prirent la fuite à travers les galères qui combattaient : comme ils étaient placés derrière les gros vaisseaux d'Antoine, en passant au milieu des lignes ils les mirent en désordre. Les ennemis, qui les suivaient des yeux, les virent avec la plus grande surprise, poussés par un bon vent, cingler vers le Péloponnèse. Ce fut alors qu'Antoine, bien loin de montrer la prudence d'un général, ou le courage et même le bon sens le plus ordinaire, vérifia ce que quelqu'un a dit en badinant : que l'âme d'un homme amoureux vit dans un corps étranger. Entraîné par une femme comme s'il lui eût été collé, et qu'il fût obligé de suivre tous ses mouvements, il ne vit pas plutôt le vaisseau de Cléopâtre déployer ses voiles, qu'oubliant tout, qu'abandonnant, que trahissant ceux qui combattaient et mouraient pour lui, il monta sur une galère à cinq rangs de rames, et, sans autres compagnons de sa fuite qu'Alexandre de Syrie et Scellius, se mit à la suite d'une femme qui se perdait, et qui devait bientôt le perdre lui-même.   
[74] Cléopâtre, ayant reconnu son vaisseau, éleva un signal sur le sien : Antoine s'en étant approché, y fut reçu ; et sans voir la reine, sans être vu d'elle, il alla s'asseoir seul à la proue, gardant le plus profond silence, et tenant sa tête entre ses mains. Cependant les vaisseaux légers de César, qui s'étaient mis à sa poursuite, ayant paru, Antoine commanda à son pilote de tourner la proue de sa galère contre ces bâtiments, qui furent bientôt écartés : un Lacédémonien seul, nommé Euryclès, s'attacha plus vivement à sa poursuite, et agitant de dessus le tillac une longue javeline, il cherchait à la lancer contre lui. Antoine s'avançant sur la proue : « Quel est, dit-il, celui qui s'obstine si fort à poursuivre Antoine ? — C'est moi, répondit le Lacédémonien, c'est Euryclès, fils de Lacharès, qui profite de la fortune de César pour venger, s'il le peut, la mort de son père. Ce Lacharès, accusé d'un vol, avait eu la tête tranchée par ordre d'Antoine. Euryclès n'ayant pu joindre la galère, alla contre l'autre galère amirale (car il y en avait deux), et la heurta si rudement, qu'il la fit tournoyer ; et l'ayant jetée sur le côté, il la prit avec un autre vaisseau sur lequel il trouva une magnifique vaisselle de table. Dès qu'Euryclès se fut retiré, Antoine retourna s'asseoir dans la même posture et le même silence ; il passa trois jours seul sur la proue, soit qu'il fût irrité contre Cléopâtre, soit qu'il eût honte de la voir ; et il arriva au cap de Ténare, où les femmes de Cléopâtre, leur ayant ménagé une entrevue particulière, finirent par leur persuader de souper et de passer la nuit ensemble.   
[75] Un grand nombre de vaisseaux ronds, et plusieurs de leurs amis échappés de la défaite, s'étant rassemblés auprès d'eux, ils apprirent que la flotte était perdue, mais qu'on croyait l'armée de terre encore entière. A cette nouvelle, Antoine dépêcha sur-le-champ des courriers à Canidius, pour lui porter l'ordre de se retirer en diligence dans la Macédoine, et de passer de là en Asie : lui- même, résolu de partir du cap de Ténare pour l'Afrique, choisit un vaisseau de charge sur lequel étaient des sommes d'argent considérables, une grande quantité de vaisselle d'or et d'argent, et d'autres meubles précieux qui avaient servi aux rois ses alliés ; il donna toutes ces richesses à ses amis, en leur disant de les partager entre eux, et de songer ensuite à leur retraite. Ils fondaient tous en larmes, et ne voulaient pas accepter ses présents ; mais il les consola d'un ton plein de douceur et d'amitié, et les renvoya avec des lettres pour Théophile, gouverneur de Corinthe, qu'il priait de veiller à leur sûreté, et de les tenir cachés jusqu'à ce qu'ils eussent fait leur paix avec César. Théophile était père de cet Hipparque qui, après avoir eu le plus grand crédit auprès d'Antoine, fut le premier de ses affranchis qui passa dans le parti de César, et alla s'établir ensuite à Corinthe. Voilà ce qui eut lieu du côté d'Antoine.   
[76] Sa flotte se défendit longtemps devant Actium ; mais enfin, violemment agitée par les flots qui la battaient en proue, elle fut obligée de céder à la dixième heure. Il ne périt pas dans l'action plus de cinq mille hommes ; mais il y eut, suivant le rapport de César lui-même, trois cents vaisseaux de pris. Le gros de la flotte ne s'était pas aperçu de la retraite d'Antoine, et ceux qui l'apprenaient ne pouvaient la croire, ni se persuader qu'un général eût abandonné dix-neuf légions et douze mille chevaux qui n'avaient encore reçu aucun échec, et qu'il eût pris lâchement la fuite, comme s'il n'eût pas souvent éprouvé la bonne et la mauvaise fortune, et qu'il n'eût pas une longue expérience de ces vicissitudes si communes dans la guerre. Les soldats, qui désiraient fort son retour, et qui s'attendaient à chaque instant à le voir reparaître, montrèrent tant de fidélité et de courage, qu'après même qu'ils ne purent plus douter de sa fuite ils restèrent sept jours entiers sans se séparer, n'ayant aucun égard aux ambassades que César leur envoyait pour les attirer à son parti. Enfin Canidius, qui les commandait, s'étant dérobé du camp pendant la nuit, ces troupes, abandonnées et trahies par leurs chefs, se rangèrent du côté du vainqueur. César, après sa victoire, fit voile vers Athènes ; et, ayant pardonné aux Grecs, il fit distribuer le blé qui restait des provisions qu'on avait amassées pour la guerre, à ces villes si misérables, qui n'avaient plus ni argent, ni esclaves, ni bêtes de somme. J'ai entendu raconter à mon bisaïeul Néarque que les habitants de Chéronée avaient été forcés de porter sur leurs épaules, chacun, une certaine mesure de blé jusqu'à la mer d'Anticyre [Golfe de Corinthe], pressés à coups de fouet par des soldats ; ils avaient déjà fait un premier voyage, et on les avait commandés pour porter une seconde charge, lorsqu'on apprit la défaite d'Antoine. Cette nouvelle sauva notre ville ; car à l'instant les commissaires et les soldats prirent la fuite, et les habitants partagèrent entre eux le blé.

**TACITE (55-120 AD), ANNALES, LIVRE 4, Chap. 5**

[5] Deux flottes, l'une à Misène, l'autre à Ravenne, protégeaient l'Italie sur l'une et l'autre mer ; et des galères qu'Auguste avait prises à la bataille d'Actium et envoyées à Fréjus gardaient, avec de bons équipages, la partie des Gaules la plus rapprochée.

**SUETONE (70-130 AD), LA VIE DES 12 CESARS : LIVRE 2 (Auguste) Chap 17-18**

[17] Il se brouille avec Antoine. Bataille d'Actium. Mort d'Antoine et de Cléopâtre. (1) Son alliance avec Antoine avait toujours été chancelante et incertaine. Après de fausses réconciliations, il la rompit enfin ; et, pour prouver combien son collègue s'était écarté des usages reçus, il fit ouvrir et lire en pleine assemblée le testament qu'il avait laissé à Rome, testament dans lequel figuraient au nombre de ses héritiers les enfants de Cléopâtre. (2) Cependant, après l'avoir fait déclarer ennemi de la république, il lui renvoya tous ses parents et ses amis, entre autres C. Sosius et T. Domitius, alors consuls. (3) Il dispensa aussi les habitants de Bologne, qui de tout temps étaient de la clientèle des Antoine, de prendre les armes contre lui avec le reste de l'Italie. (4) Peu de temps après, il le vainquit à la bataille navale d'Actium. La lutte se prolongea si longtemps, que le vainqueur passa la nuit sur son vaisseau. (5) D'Actium il alla prendre ses quartiers d'hiver à Samos. Là, il apprit que les soldats de tous les corps qu'il avait envoyés à Brindes après la victoire, s'étaient soulevés, et demandaient leur congé et des récompenses. Il retourna donc en Italie. Dans cette traversée il essuya deux tempêtes, l'une entre les promontoires du Péloponnèse et de l'Étolie, l'autre près des monts Cérauniens. Cette double tourmente submergea une partie de ses vaisseaux liburniens, dispersa les agrès et brisa le gouvernail du bâtiment qu'il montait. (6) Il ne resta que vingt-sept jours à Brindes pour répondre aux demandes des soldats. Puis il gagna l'Égypte par l'Asie et la Syrie, assiégea Alexandrie où Antoine s'était réfugié avec Cléopâtre, et s'en rendit bientôt maître. (7) Antoine voulut parler de paix ; mais il n'était plus temps. Auguste le contraignit à se tuer, et il le vit mort. (8) Il désirait ardemment réserver Cléopâtre pour son triomphe ; et, comme on croyait qu'elle avait été mordue par un aspic, il fit venir des psylles pour sucer le venin de la plaie. (9) Il accorda les honneurs d'une sépulture commune à Antoine et à Cléopâtre, et ordonna qu'on achevât le tombeau qu'ils avaient commencé pour eux-mêmes. (10) Le jeune Antoine, l'aîné des deux fils nés de Fulvie, après avoir vainement essayé de fléchir Auguste à force de prières, s'était réfugié aux pieds de la statue de César. Auguste l'en arracha, et le fit mettre à mort. (11) Césarion, que Cléopâtre se vantait d'avoir eu de César, fut arrêté dans sa fuite et livré au supplice. (12) Quant aux autres enfants d'Antoine et de la reine, Auguste les traita comme ses proches, et leur fit un sort convenable à leur naissance.

[18] Il fait ouvrir le tombeau d'Alexandre. Ses travaux en Égypte. (1) Vers le même temps, il fit retirer de son tombeau le corps d'Alexandre, lui mit avec respect une couronne d'or sur la tête, et le couvrit de fleurs. On lui demanda s'il ne voulait pas visiter aussi le Ptoléméum [= les tombes des Ptolémées]. Il répondit qu'il était venu pour voir un roi, et non des morts. (2) Il réduisit l'Égypte en province romaine ; et, afin de la rendre plus fertile et d'une plus grande ressource pour Rome, il fit curer par ses soldats tous les canaux faits pour recevoir les inondations du Nil, et qui, de temps immémorial, étaient engorgés de limon. (3) Pour perpétuer la mémoire de la journée d'Actium, il fonda Nicopolis dans le voisinage de cette ville, et y institua des jeux quinquennaux. Il agrandit l'ancien temple d'Apollon, orna de dépouilles navales le lieu où avaient campé ses troupes, et le consacra à Mars et à Neptune.

**FLORUS (70-140 AD),** **HISTOIRE ROMAINE : LIVRE 4 Chap. 11**

[…] Au premier bruit de ces nouveaux mouvements, César [Octave-Auguste] s'était embarqué à Brundusium pour aller au-devant de la guerre. Ayant placé son camp en Epire, il avait bloqué avec sa flotte tout le rivage d'Actium, l'île de Leucade et le mont Leucate, ainsi que les deux pointes du golfe d'Ambracie. Nous avions au moins quatre cents navires, les ennemis en avaient à peine deux cents, mais dont la grandeur compensait l'infériorité numérique. Ils possédaient en effet de six à neuf rangs de rameurs, et ils étaient en outre surmontés de tours à plusieurs étages, ce qui les faisait ressembler à des forteresses ou à des villes ; leur poids faisait gémir la mer et les vents se fatiguaient à les pousser. Leur masse même leur fut fatale. Les navires de César avaient de deux à six rangs de rameurs tout au plus ; ils étaient propres à toutes les évolutions qu'on pouvait exiger d'eux ; ils attaquaient, reculaient, viraient facilement. Se mettant à plusieurs en même temps contre un seul de ces lourds vaisseaux, inhabiles à toute manœuvre, ils les accablaient de traits et de coups d'éperons et leur lançaient aussi des torches enflammées. Ils n'eurent aucun mal à les disperser. La grandeur des forces ennemies apparut surtout après la victoire. Les débris de cette immense flotte détruite par la guerre voguaient sur toute la mer, et les dépouilles recouvertes de la pourpre et de l'or des Arabes, des Sabéens et de mille peuples d'Asie étaient continuellement rejetées sur les côtes par les flots que poussaient les vents.  
La reine donna la première le signal de la fuite et gagna la haute mer sur son vaisseau à pourpre d'or et à voile de pourpre. Antoine la suivit bientôt. Mais César s'élance sur leurs traces. En vain, ils avaient préparé leur fuite sur l'océan, en vain des garnisons avaient été chargées de défendre Parétonium et Péluse, ces deux promontoires de l'Egypte ; tout fut inutile, et ils allaient tomber aux mains de César. Le premier, Antoine se tua de son épée.

**DION CASSIUS (155-235 AD), HISTOIRE ROMAINE, LIVRE 50, Chap. 12 & 31-35**

[12] Ce ne fut ni dans le Péloponnèse ni contre Antoine qu'il mena ses troupes, mais à Actium, où se tenait à l'ancre la plus grande partie de la flotte de son adversaire, dans l'intention de s'en rendre maître de gré ou de force. Pour cette raison, il y envoya son armée de terre, qui débarqua au pied des monts Cérauniens, et, s'étant lui-même, avec ses vaisseaux, emparé de Corcyre abandonnée de sa garnison, il vint stationner dans le port le Doux (le nom donné à ce port vient de ce que le fleuve qui s'y jette en adoucit les eaux) [peut-être Ammoudia, sur le fleuve Achéron, près de Toryne-Parga mentionné par Plutarque], où il mouilla, et, de ce port, il fit voile pour se rendre à Actium. Comme personne, non seulement ne venait à sa rencontre, mais même n'entrait en pourparlers avec lui, bien qu'il proposât à ses adversaires, de deux choses l'une, une conférence ou un combat (ils refusèrent ces propositions, l'une par défiance de lui, l'autre par crainte), il se saisit de l'endroit où est aujourd'hui Nicopolis, et posa son camp sur une hauteur d'où la vue plongeait également sur toute l'étendue de la mer, tant sur la partie située au dehors, du côté de Paxos, que sur celle qui est au-dedans d'Ambracie, et sur celle du milieu où se trouvent les ports avoisinant Nicopolis. Il fortifia cette position, y établit des murailles qui allaient jusqu'au port extérieur appelé Gomarus, et de là il se mit à observer Actium, qu'il tint assiégé par terre et par mer. J'ai également entendu dire qu'il transporta par-dessus ce mur, au moyen de peaux fraîches enduites d'huile, en guise de rouleaux, des trirèmes de la mer extérieure dans le golfe ; mais, ce que firent ces vaisseaux dans le golfe, je n'en ai pas connaissance, et c'est pour cela que je ne saurais ajouter foi à un récit mensonger, car ce n'était pas petite chose que de transporter sur des peaux des trirèmes à travers un endroit si étroit et si inégal. La chose, cependant, eut ainsi lieu, dit-on.

[31] Ainsi parla César [Octave, futur Auguste]. Il eut ensuite la pensée de laisser sortir librement l'ennemi, afin de tomber sur ses derrières tandis qu'il fuirait (il espérait, grâce à la rapidité de ses vaisseaux, l'atteindre sans peine, et, en montrant à tous les yeux qu'Antoine cherchait à fuir, amener ainsi sans combat les soldats de son rival à passer dans ses rangs) ; mais, retenu par Agrippa, qui craignait d'être distancé par des adversaires prêts à faire usage de leurs voiles, se flattant d'ailleurs de vaincre sans peine, à cause d'une pluie torrentielle et d'une quantité de grêle qui tomba sur la flotte d'Antoine seulement et y mit partout le désordre, il abandonna ce projet ; et, après avoir, de son côté, embarqué sur ses vaisseaux des troupes de terre, posté tous ses amis sur des bâtiments de service, afin de pouvoir, par eux, communiquer les instructions nécessaires aux combattants, autour desquels il les faisait circuler rapidement, et avoir lui-même les renseignements utiles, il se mit à épier la sortie des ennemis. Ceux-ci ayant levé l'ancre au signal donné par le clairon, et présentant leurs vaisseaux en rangs serrés un peu en dehors du détroit, sans néanmoins s'avancer davantage, César cingla vers eux dans l'espoir d'en venir à un engagement, s'ils tenaient ferme, ou de les faire reculer ; mais comme, sans marcher à sa rencontre, ni faire retraite, ils conservaient leurs positions et, en outre, serraient fortement leurs rangs, il hésita, et après avoir donné l'ordre aux matelots de tenir les rames baissées dans l'eau, il s'arrêta un instant ; puis, tout à coup, à un signal donné, il déploya en cercle les ailes de son armée, dans l'intention d'envelopper ses adversaires, ou, tout au moins, de rompre leurs rangs. Aussi Antoine, craignant d'être enfermé dans cette courbe, mit en ligne tout ce qu'il put, et en vint aux mains malgré lui.

[32] Ce fut après s'être ainsi rapprochés qu'ils engagèrent le combat, au milieu des appels qu'ils adressaient l'un l'autre à leur habileté et à leur ardeur, au milieu des exhortations qu'ils entendaient, envoyées par les cris de ceux qui étaient à terre. La manière de combattre n'était pas la même : les soldats de César, dont les vaisseaux étaient plus petits et plus rapides, se servaient de leurs rames et fondaient sur un adversaire contre les coups duquel ils étaient garantis de toutes parts : qu'ils coulassent ou non leur ennemi, ils commençaient par le heurter de leur éperon avant d'en venir aux mains ; ou bien ils faisaient tout à coup une nouvelle charge sur le même vaisseau, ou bien encore ils l'abandonnaient pour se tourner contre d'autres ; puis, après avoir causé à ceux-là aussi quelques avaries en proportion avec le peu de durée de l'engagement, ils marchaient sur d'autres et sur d'autres encore, afin de les attaquer au moment où l'on s'y attendait le moins. Car, craignant les traits qui leur étaient lancés de loin, et craignant aussi le combat de près, ils ne s'attardaient ni à l'abordage, ni à l'attaque ; mais, se glissant incontinent le long de leur adversaire, de façon à ne pas être atteints par les armes de jet, et se contentant de le désemparer ou seulement de le mettre en désordre, de manière à ne pas être saisis par lui, ils se retiraient hors de la portée du trait. De leur côté, les gens d'Antoine accablaient les vaisseaux ennemis d'une grêle de pierres et de traits, et lançaient des mains de fer sur ceux qui s'approchaient. Quand ils réussissaient à les atteindre, ils avaient l'avantage ; mais quand ils échouaient, les avaries causées à leurs bâtiments les faisaient couler, ou bien le temps même qu'ils passaient à chercher un moyen de se soustraire à ce danger donnait à d'autres ennemis plus de facilité pour l'attaque ; car deux ou trois vaisseaux fondant ensemble sur le même bâtiment, ceux-ci faisaient subir, ceux-là éprouvaient tous les dommages qu'il était possible. La souffrance et la fatigue étaient, chez les uns, surtout pour les pilotes et pour les rameurs ; chez les autres, pour les équipages. Les uns ressemblaient à une cavalerie qui, libre d'avancer ou de reculer, tantôt pousse en avant, tantôt tourne bride ; les autres ressemblaient à des soldats légionnaires en garde contre les approches de l'ennemi et mettant tous leurs efforts à le saisir. Aussi l'avantage était, pour les uns, de passer incontinent le long de l'ennemi et de lui arracher les rames ; pour les autres, de faire sombrer leur agresseur sous le poids des pierres qu'ils lui lançaient du haut de leur bord. L'infériorité consistait, pour les uns, à ne pouvoir faire aucun mal à leur adversaire lorsqu'il fondait sur eux ; pour les autres, à être, s'ils ne réussissaient pas à couler le vaisseau ennemi, accrochés de manière que la lutte devenait inégale.

[33] Le combat, longtemps douteux parce qu'aucun des deux partis ne pouvait l'emporter sur l'autre, se termina de cette manière : Cléopâtre, dont le vaisseau, mouillé derrière les combattants, était battu par les vagues, ne supporta pas l'attente d'un événement qui tardait tant à se décider ; dévorée par une impatience féminine et digne d'une Égyptienne, par l'inquiétude qui la tenait si longtemps suspendue, et par une anxiété qui se renouvelait sans cesse dans l'un ou l'autre sens, Cléopâtre prit elle-même la fuite et en éleva le signal pour ses sujets. A cet ordre, les Égyptiens, ayant incontinent déployé leurs voiles et pris le large, favorisés par une brise qui vint à souffler, Antoine, dans la persuasion que ce n'était pas l'ordre de Cléopâtre, mais la crainte, résultat d'une défaite, qui les poussait à fuir, courut à leur suite. Alors le découragement et le trouble s'emparèrent du reste des soldats ; pleins du désir de s'échapper, eux aussi, n'importe de quelle façon, les uns serraient les voiles, les autres précipitaient dans la mer les tours et les manœuvres, afin de s'alléger dans leur fuite. Les voyant dans ces dispositions, l'ennemi, fondant sur eux (il ne poursuivit pas ceux qui étaient en fuite, attendu qu'il n'avait pas de voiles et qu'il ne s'était préparé que pour le combat), attaqua de loin et de près un seul vaisseau avec deux ou trois à la fois ; en sorte que, d'un côté comme de l'autre, la lutte présenta des chances aussi variées que rapides. Les uns, en effet, portaient le ravage partout dans les parties inférieures des vaisseaux, brisaient les rames et arrachaient les gouvernails ; puis, montant à l'abordage, ils entraînaient ceux-ci en les saisissant corps à corps, repoussaient ceux-là et engageaient la lutte avec eux, égaux désormais en nombre ; les autres, de leur côté, refoulaient les assaillants avec des crocs, les tuaient à coups de hache, les écrasaient sous des masses de pierres et autres matières, uniquement rassemblées à cette intention, et, quand on en venait aux mains, se portaient contre l'ennemi. A la vue de ce qui se passait, on eût dit, pour comparer les petites choses aux grandes, des murailles ou des îles nombreuses et serrées les unes près des autres, assiégées par mer, tant les uns faisaient d'efforts pour monter à bord de l'ennemi, comme si c'eût été une citadelle sur la terre ferme, et mettaient d'ardeur à se servir de tout ce qui devait les conduire à leur but ; tant les autres faisaient usage de tous les moyens qu'on a coutume d'employer en pareilles circonstances.

[34] Les chances se balançant, César, incertain de ce qu'il devait faire, envoya chercher du feu à son camp. Jusqu'à ce moment, il n'avait pas, dans l'espérance de conserver l'argent [le trésor égyptien], voulu recourir à cette extrémité ; mais alors, voyant qu'il n'y avait pas d'autre moyen d'assurer la victoire, il recourut à cet expédient comme à son unique ressource. A partir de ce moment, la face du combat changea. Les uns, en effet, marchant de toutes parts à la fois contre leurs adversaires, faisaient pleuvoir sur eux des traits enflammés, leur jetaient de près des torches embrasées, leur lançaient de loin des marmites remplies de charbons ardents et de poix ; les autres repoussaient ces attaques, et lorsque quelques-uns de ces projectiles, tombant sur eux, s'attachaient au bois des vaisseaux et y développaient une grande flamme, comme il est naturel, ils se servaient d'abord de l'eau potable qu'ils avaient apportée et éteignaient, par ce moyen, l'incendie sur quelques points ; puis, cette eau consumée, ils puisaient l'eau de mer. Si encore ils l'eussent versée en grande abondance, ils eussent peut-être par la masse arrêté la violence du feu ; mais, se trouvant dans l'impossibilité de le faire partout (les vases qu'ils employaient pour puiser étaient peu nombreux, et, dans leur trouble, ils les remontaient à demi pleins), cette eau, loin de leur être utile, ne fit qu'animer davantage le feu ; car l'eau de mer, répandue en petites quantités sur la flamme, en augmente la force. Vaincus de ce côté, ils entassaient leurs vêtements les plus épais et les cadavres sur le feu : cet expédient arrêta un instant l'incendie, et il y eut une apparence de soulagement ; mais ensuite, excité surtout par un vent qui vint à souffler avec violence, le feu éclata avec une intensité qu'augmentaient encore ces aliments. Tant qu'une partie seulement de leur vaisseau était dévorée par l'incendie, quelques hommes cherchaient à y mettre obstacle et sautaient au milieu des flammes : ils coupaient ceci, transportaient ailleurs cela, lançaient les objets à la mer ou contre l'ennemi, dans l'espérance de lui causer des dommages. D'autres, retirés sur la partie demeurée intacte, faisaient plus que jamais usage des mains de fer et des longues javelines, pour essayer d'accrocher à eux quelque vaisseau ennemi, afin de sauter à son bord, ou, s'ils n'y pouvaient réussir, de l'embraser avec le leur.

[35] Comme les soldats de César, pour se dérober à ce danger, n'approchaient pas, et que le feu, s'attachant tout à l'entour aux parois des vaisseaux, les dévorait jusqu'en bas, il arriva quelque chose d'horrible aux soldats d'Antoine. Ils périssaient, les matelots surtout, étouffés par la fumée avant d'être atteints par les flammes : ceux-là y étaient grillés comme dans des fournaises ; d'autres étaient lentement consumés par leurs armes rougies ; d'autres, avant d'éprouver cette souffrance, ou même à demi brûlés, ceux-ci, en jetant leurs armes, étaient blessés par des traits lancés de loin, ceux-là, en se précipitant dans la mer, étaient ou suffoqués ou engloutis dans les flots sous les coups de leurs adversaires, ou bien encore déchirés par les monstres marins. Seuls, comme il arrive en pareilles circonstances, ceux-là eurent un trépas supportable qui périrent avant d'avoir subi aucun de ces tourments ou se donnèrent la mort, soit mutuellement, soit eux-mêmes ; car ils n'eurent à supporter aucune torture et leurs cadavres furent brûlés avec leurs vaisseaux comme sur un bûcher. Aussi, à cette vue, les Césariens, qui, auparavant, tant qu'ils sentaient l'ennemi capable d'opposer encore quelque résistance, évitaient une mêlée, lorsque les vaisseaux furent en feu et que leurs adversaires furent désormais dans l'impossibilité de se défendre, loin de pouvoir faire aucun mal à qui les attaquait, les Césariens s'empressèrent de marcher sur la flotte d'Antoine, afin de s'emparer de l'argent, s'il était possible, et d'éteindre le feu qu'ils avaient eux-mêmes allumé. Mais cela même fit que plusieurs d'entre eux périrent corps et biens, avec leurs vaisseaux, dans les étreintes de la flamme et des grappins.

**VEGECE (vers 400 AD), TRAITE DE L’ART MILITAIRE : LIVRE 5, Chap. 3 & 7**

[3] Étymologie du mot Liburne. Plusieurs nations, en signalant à diverses époques leur puissance sur mer, ont adopté différentes espèces de bâtiments. Ainsi, à la bataille d'Actium, où Auguste, merveilleusement secondé par la marine des Liburniens, Antoine en déroute, on reconnut, d'après le résultat de cet engagement décisif, que les vaisseaux de ces auxiliaires étaient bien supérieurs à toutes les constructions navales. Dès lors, les empereurs romains ont composé la flotte de navires dont la forme et le nom sont empruntés à la Liburnie. Cette contrée, dépendante de la Dalmatie, a pour capitale Zara. Nos navires de guerre, dont elle a fourni le modèle, ont pris le nom de Liburnes.

[7] Liburnes. Quant à la dimension des liburnes, les plus petites n'ont qu'un seul banc de rameurs, d'autres, un peu plus grandes, en ont deux ; la proportion la plus usitée est de trois, de quatre et même de cinq bancs. Ce chiffre ne paraîtra point extraordinaire, si l'on songe qu'à la bataille d'Actium, il y eut en ligne des bâtiments plus considérables, pourvus de six bancs et même davantage. On adjoint aux grosses liburnes des chaloupes d'observation montées chacune d'une vingtaine de rameurs. Ces chaloupes, que les bretons nomment bateaux peints, opèrent les surprises, interceptent quelquefois les convois de l'ennemi et, dans leurs courses hardies, démasquent son approche et ses plans. Mais, pour que ces embarcations puissent agir avec sécurité, on a soin de teindre leurs voiles et leurs cordages en bleu de mer, et d'imprégner de cette couleur la poix qui les enduit. Les matelots et les soldats sont vêtus d'habits bleus, ce qui, au lieu de les restreindre à des explorations de nuit, le leur permet même pendant le jour.

**OROSE (vers 400 AD), HISTOIRES CONTRE LES PAÏENS : LIVRE 6, Chap. 19**

[19] Antonius uero postquam Araxim transmisit, omnibus undique malis circumuentus, uix tandem Antiochiam cum paucis rediit. nam cum multitudine equitum et sagittarum ab omnibus proeliis, quae plura temptauit, uictus semper effugerit tum praeterea incertis et ignotis regionis locis impeditus grauissima fame ad nefandos cibos coactus est; plurimi militum sese hostibus dediderunt. 2 inde in Graeciam transiit iussitque Pompeium, qui uictus a Caesare exercitum bellumque reparabat, cum paucis ad se uenire. Pompeius fugiens a Titio et Furnio Antonianis ducibus saepe terrestri naualique bello uictus et captus ac post paululum interfectus est. 3 Caesar Illyricum Pannoniam partemque Italiae bellis subegit ac domuit; Antonius Artabanen Armeniae regem proditione et dolo cepit: quem argentea catena uinctum ad confessionem thesaurorum regiorum coegit, expugnatoque oppido, in quo conditos esse prodiderat, magnam uim auri argentique abstulit. 4 qua elatus pecunia denuntiari bellum Caesari atque Octauiae, sorori Caesaris, uxori suae, repudium indici iussit et Cleopatram sibi ex Alexandria occurrere imperauit. 5 ipse Actium ubi classem constituerat profectus, cum prope tertiam partem remigum fame absumptam offendisset, nihil motus remi, inquit, modo salui sint; nam remiges non deerunt, quoad Graecia homines habuerit. 6 Caesar ducentis triginta rostratis nauibus a Brundisio in Epirum profectus est. Agrippa uero praemissus a Caesare, multas onerarias naues frumento atque armis graues ab Aegypto Syria Asiaque ad subsidium Antonio uenientes cepit peragratoque Peloponnensium sinu Mothonam urbem ualidissimo Antoniano praesidio munitam expugnauit. 7 inde Corcyram cepit; fugientes nauali proelio persecutus profligauit multisque rebus cruentissime gestis ad Caesarem uenit. Antonius defectu et fame militum suorum permotus bellum maturare instituit ac repente instructis copiis ad Caesaris castra processit et uictus est. 8 tertio post pugnam die Antonius castra ad Actium transtulit, nauali proelio decernere paratus. ducentae triginta rostratae fuere Caesaris naues et triginta sine rostris, triremes uelocitate Liburnicis pares et octo legiones classi superpositae, absque cohortibus quinque praetoriis. 9 classis Antonii centum septuaginta nauium fuit, quantum numero cedens tantum magnitudine praecellens, nam decem pedum altitudine a mari aberant. 10 famosum et magnum hoc bellum apud Actium fuit. ab hora quinta usque in horam septimam incerta uincendi spe grauissimae utrimque caedes actae; reliquum diei cum subsequente nocte in uictoriam Caesaris declinauit. 11 prior regina Cleopatra cum LX uelocissimis nauibus fugit; Antonius quoque detracto insigni praetoriae nauis fugientem secutus uxorem est. inlucescente iam die uictoriam Caesar consummauit. 12 ex uictis duodecim milia cecidisse referuntur, sex milia uulnerata sunt, e quibus mille inter curandum defecerunt. 13 Antonius et Cleopatra communes liberos cum parte regiae gazae ad Rubrum mare praemittendos censuerunt; ipsi praesidiis circa duo Aegypti cornua, Pelusium Parethoniumque, dispositis classem et copias instaurando bello parauerunt.